

# Première édition de «Kaay Fecc», festival sans moyens mais ambitieux.

**Kaay Fecc (Viens danser)**  
1<sup>er</sup> festival de danse de Dakar,  
au centre culturel Blaise-Senghor,  
820 08 20, jusqu'au 5 juin, entrée  
gratuite. [www.kaayfecc.com/art/kaay\\_fecc.htm](http://www.kaayfecc.com/art/kaay_fecc.htm)

**Q**uelques chaises en plastique mal disposées à même le sable. Sur les murs de l'enceinte du centre culturel Blaise-Senghor, les jeunes du quartier lézardent en attendant les danseurs. C'est là, dans cet espace en plein air équipé avec les moyens du bord, que se déroule le premier festival de danse de Dakar, Kaay Fecc (Viens danser).

«C'est le moment.» Dans un pays où tout le monde danse, où le répertoire est riche et varié, la danse professionnelle fait paradoxalement ses premiers pas. Et malgré une pratique amateur développée, accompagnant le moindre des événements du quotidien, la danse a le plus grand mal à s'imposer comme véritable langage artistique. Ce premier festival prouve pourtant que, de la pratique ancestrale aux travaux les plus pointus des jeunes chorégraphes d'aujourd'hui, la danse a bien sa place dans la société sénégalaise actuelle. Kaay Fecc veut en montrer les formes les plus diverses et affirmer que, traditionnelle ou «contemporaine», la danse ne rime pas avec conservatisme. Pour créer cette scène, les orga-

nisateurs, Marianne Nicx, Jean Tamba, chorégraphes, Nganti Towo, danseuse thérapeute, et Honoré Mendy, animateur culturel, ont réuni leurs maigres forces (sans bureau, ils travaillent avec les portables personnels), et ont dépassé leurs divergences pour que la danse de création ait un espace et une chance de survie. Les énergies qu'ils sentent autour d'eux, la détermination d'une nouvelle génération qui ne s'en laisse pas compter, ni par les pouvoirs locaux, ni par les modèles occidentaux, les ont convaincus. «C'est le moment, même si nous ne savons pas encore organiser un festival, dit

Nganti Towo. Attendre, ce serait rater l'occasion qui se présente. Nous sommes désarmés devant ce que nous avons réussi à faire. On a mis la barre très haut, trop haut. Mais la danse mérite cette scène qu'elle n'a pas puisqu'elle n'est jamais programmée, ou alors dans des conditions lamentables et méprisables pour les artistes.»

**Plombier-danseur.** Nganti Towo s'interroge: «Pourquoi un ballet répète-t-il dans les mêmes conditions misérables depuis vingt ans? Pourquoi les danseurs font-ils la quête après les représentations? Pourquoi des danseurs de haut niveau doivent-ils s'expatrier pour nourrir leur famille? Pourquoi accep-



Des artistes sénégalais, béninois... réunis pendant six jours.

te-t-on cette situation?» Toutes questions que pose évidemment le festival, en offrant, autant que faire se peut, une formation en parallèle à la programmation de spectacles. Cette formation, qu'au ministère de la Culture on juge décidément inutile: «Il vaut mieux former des plombiers», se sont entendus répondre les organisateurs du festival. Plombier-danseur, artisan-danseur, taxi-danseur: telle est la réalité locale quand elle n'est pas plus démoralisante.

N'Diaye Ibrahima, dit Kaolak, du nom de son village natal, se dit «affamé» de savoir autant que de nourritures terrestres. A 18 ans, il a fait le choix de la danse et participe au stage de Germaine Acogny à Touba Dialaw. Pour prendre des cours, il fait souvent 2 km à l'aller, 2 km au retour, le ventre vide. «J'ai la rage», dit-il. Mes copains ne comprennent pas que je sois malade, qu'ils persistent

à faire de la danse alors qu'elle ne me paie pas. Mais un jour, c'est moi qui leur offrirai mon art et peut-être bien des chaussures. Je veux faire comprendre que la danse c'est sérieux, honnête. Sans blasphémer, quand je danse je suis dieu car je décide de quand naît et meurt un mouvement.»

**Pour un vrai statut.** Depuis leur pays, les chorégraphes commencent cependant à envisager la création d'un collectif panafricain apte à négocier un vrai statut pour la danse et l'interprète. Quant aux spectacles, ils ont renvoyé les clichés au vestiaire. Si les torsos nus des hommes restent le dernier apanage du guerrier, de nombreuses compagnies invitent des stylistes à donner d'autres représentations du corps. Sophiatou Kossoko, du Bénin, qui travaille actuellement en France, s'est avancée seule en scène: vêtue d'un collant, quelques tresses dressées sur la tête, elle a proposé une danse sculp-

turelle, stylisée, intime et presque silencieuse. Un exercice rare ici, pour un public habitué aux chorégraphies de groupe, et qui a su néanmoins l'apprécier. Un public «esthète», comme dit Germaine Acogny, qui le connaît bien puisqu'elle a dirigé Mudra Afrique (l'école de Béjart à Dakar) de 1977 à 1982. Mais rechercher la nouveauté ne l'empêche pas de continuer à affectionner les troupes traditionnelles.

Ces derniers jours, le raffinement musical et chorégraphique du ballet Sinomew (Sénégal) a exalté le public, comme le spectacle fort bien construit, nourri par un souci scénographique et un répertoire riche, du ballet La lingère, également du Sénégal. Le festival devrait réserver d'autres surprises, qu'elles viennent d'une troupe de handicapés moteurs, le ballet Takku Ligey, ou de chorégraphes camerounais installés en France, Pier Doumbé et Georgette Kalla Lobé, qui proposent un duo sur le thème de l'identité et de l'androgynie.

Avec un budget de 40 millions de francs CFA (400 000 francs, 61 000 euros), réunis auprès d'une vingtaine de partenaires, Kaay Fecc dont la prochaine édition aura lieu dans deux ans, confirme que le continent africain rattrape son retard historique et peut plus tôt qu'on ne le pense prendre sa place sur la scène internationale.

MARIE-CHRISTINE VERNAY  
envoyée spéciale à Dakar

# REPORTAGE